

Philippe Sollers

Les Voyageurs du Temps



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Sollers

Les Voyageurs
du Temps

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Philippe Sollers est né à Bordeaux. Il fonde, en 1960, la revue et la collection « Tel quel » ; puis, en 1983, la revue et la collection « L'Infini ». Il a notamment publié les romans et les essais suivants : *Paradis, Femmes, Portrait du Joueur, La Fête à Venise, Le Secret, La Guerre du Goût, Le Cavalier du Louvre, Casanova l'admirable, Studio, Passion fixe, Éloge de l'infini, Mystérieux Mozart, L'Étoile des amants, Dictionnaire amoureux de Venise, Une vie divine, Guerres secrètes, Un vrai roman-Mémoires, Les Voyageurs du Temps, Discours parfait, Trésor d'Amour.*

Bienheureux celui qui est avant
d'avoir été. Car celui qui est a été et
sera.

Écrits gnostiques
Évangile selon Philippe.

Tout va très vite, maintenant, en plein dans la cible. Plus de temps mort, pas un moment perdu, enveloppement, lucidité, repos et vertige. Soleil nouveau chaque jour, bleu, gris, froid, chaud, pluie, vent, c'est pareil, mais derrière, à chaque instant, la lumière fait signe.

Merci au corps d'être là, en tout cas, silencieux, à l'œuvre. Il me dit que c'est lui, rien d'autre, qui a toujours pris les décisions, choisi les orientations, les situations. Les maladies, les douleurs? C'est lui. Les dépressions, les crises, les pertes, les oublis? Lui encore. Les détente, les joies, les plaisirs? Toujours lui. Je ne suis pas à toi, dit mon corps, mais à moi. Comment as-tu pu me faire ça? Et ça? Et puis ça?

Il me parle sèchement, mon corps. Ta main, insiste-t-il, est la mienne. Si tu respirez à fond, tu me trouveras tout au fond. Tu ne contrôles quand même pas tes poumons, ton cœur, ta circulation, tes os, tes cellules? Laisse-moi faire comme j'ai toujours fait, ne me trouble pas, ne me gêne pas.

Nous ne sommes pas toujours d'accord, mon corps et moi, exemple l'histoire Lila autrefois. D'emblée, je ne l'aime pas, il l'aime. Je la trouve fermée, butée, coincée dans son ennuyeux roman familial-social, mais lui, mon corps, bande pour elle. Elle m'assomme au bout de dix minutes, elle me vole du temps, alors que lui peut l'écouter pendant deux heures, les yeux dans les yeux, en admirant son cou, ses épaules, ses gestes, sa voix. Je suis plutôt raffiné, mon corps est vulgaire. Elle me casse les oreilles, il adore ses répétitions. Je la trouve jolie, sans plus, mais pour lui c'est une beauté d'enfer. Il va la baiser une fois de plus, c'est sûr. Je le suis, mon corps, tout en regardant discrètement ma montre, trois quarts d'heure pour une séance, ça ira comme ça. Une fois qu'il a joué, mon corps s'éclipse, et me laisse seul avec le bavardage de Lila, les soucis de Lila, les intrigues de Lila, les jalousies de Lila, la mauvaise humeur de Lila.

J'ai envie de m'amuser, mon corps me freine. Je veux écrire, il veut sortir. Une femme m'attire, mon corps me murmure « à quoi bon ? », et il n'a pas tort, on connaît le disque, appartenement, enfant, argent, triste salade. C'est amusant un moment, mais c'est crevant.

Comme, une fois de plus, je suis merveilleusement seul et qu'une grande étrangeté me gouverne, je vais faire un tour dans le jardin d'à côté. Je me branche sur ondes mentales ultracourtes, j'ai besoin de visions, de sons. Ces giro-

flées, par exemple, je les vois pour la première fois dans leur note aiguë jaune et brune, et c'est comme si je pénétrais mes rétines. Je préfère qu'elles ne se décollent pas, bien que je puisse marcher très bien, au nez, dans le noir. Tiens, elles sont tout à coup géantes, ces giroflées, elles viennent du fond des temps, gaies, imposantes, menaçantes, rafraîchissantes. Le mot *giroflée* me plaît, il entraîne avec lui le clou de girofle, et, du coup, j'ai l'impression de manger ces fleurs, je les bois.

Même surprise, dans la rue, avec les bruits, les voix, les phrases entendues, et, la nuit, dans les rêves. Mon cerveau a son propre orchestre, il improvise, il compose, il enchaîne, il va dans tous les sens, et c'est souvent le bordel. Il a tendance à n'en faire qu'à sa tête, mais moi, j'ai besoin de ma tête. Je la récupère, c'est entendu, mais parfois de justesse, avec sa lumière qui ne faiblit pas. Lumière cardiaque, on dirait, lumière de tout le corps à la fois. Ici, mon corps proteste : il ne veut pas être englobé, compris, analysé, défini, réengendré dans une autre forme. Il tient à son mouvement incompréhensible, l'animal.

Je regarde les passants : aucun doute, ils se croient eux-mêmes, mais eux aussi sont incompréhensibles. L'étonnant est qu'ils se prennent tous pour des corps, ou plutôt pour de simples

images. Mon corps, lui, est malin : il sait qu'il n'est pas une image, et il a du mérite dans cette époque terminale de projection. Cela dit, il veut rester maître à bord, être lavé, nourri, soigné, habillé, reconnu, flatté, désiré, caressé, aimé. Il aime parler, et tente, sans arrêt, de parler à ma place. Il a ses souvenirs, dont je préférerais parfois me passer. Et puis les rêves, presque toujours les mêmes : il a perdu sa voiture, son téléphone portable, ses papiers d'identité. Il se retrouve loin, dans des quartiers impossibles, des parkings inconnus où il n'a que faire, des hôtels où il n'a jamais mis les pieds, des soirées où il n'est pas le bienvenu, comme l'indiquent ces silences quand il apparaît, cette hostilité sournoise et les fausses informations qu'on lui donne, ces visages tendus ou réprobateurs, cette lourdeur de l'air qu'il apporte.

Je suis obligé de l'interrompre, mon corps, je l'étire, je le retourne, je décide de programmer moi-même mes nuits et mes traversées. Ce n'est pas toujours évident, je suis repris par le cauchemar de l'existence, mais j'ai quand même mes clairières, mes plages, mes bois, mes lévitations contrôlées, mes apparitions bienveillantes. C'est comme ça, après les grimaces, que j'arrive à dormir, ou plutôt à me reposer dans les foules. Je *vois* distinctement les milliards d'humains en circulation, des embouteillages monstres dans la pollution, et puis ça se dégage, ça coule, ça roule. Mon corps, de temps en temps, aimerait

dire « nous », mais je m’y oppose. Il doute souvent d’être seul au monde, et ses raisons, il faut en convenir, sont solides. Enfin, je ne cède pas, et il est bien forcé de me suivre.

Ici, une scène précise avec Lila, il y a dix ans, à Rome. C’est le jour de Pâques, on est sur une terrasse, il fait très beau. On regarde la télé, le pape vient de terminer son discours traditionnel, bénédiction *urbi et orbi*, après le mot « ressuscité » proclamé dans toutes les langues. Ce show habituel m’intéresse et m’amuse, l’espace est plein de drapeaux et de fleurs, mais, à ma grande surprise, Lila s’agite soudain et entre en fureur contre ce théâtre. « Ressuscité, ressuscité, dit-elle, tu ne vas quand même pas me dire que tu crois à ces conneries ? » Je ne sais pas, moi, mon visage devait avoir une drôle d’expression, un air idiot ou béat, en tout cas une buée d’adhésion à la connerie en question. Sur le moment, je crois à une petite vague biliaire de Lila, mais non, c’est une vraie colère métaphysique, babines presque retroussées, narines pincées. Contre quoi ? Soutenez-moi, je m’évanouis : contre cette histoire de « résurrection ».

Je plaisante ? Mais non, pas du tout. Lila, à ce moment-là, me *soupçonne* de croire à l’énorme blague de la résurrection finale des corps. Des corps en général, je n’en ai pas la moindre idée, et d’ailleurs cette perspective d’ensemble, avec

jugement à la clé, me semble peu ragoûtante, mais du mien, après tout, pourquoi pas? Ça l'ennuie d'avoir à mourir, mon corps, il ne se sent pas fait pour ça, mais il paraît que c'est une loi évidente et incontournable, ce dont je doute sourdement, et lui aussi. Pas même besoin d'un dieu pour ça, je ne conçois pas le destin de cette manière, c'est drôle.

Le plus curieux, dans les jours suivants, c'est l'insistance de Lila à revenir sur ce sujet impossible. Elle en reparle plusieurs fois, elle tourne autour, elle veut que je me prononce nettement contre cette folie. Ça la tourmente, ça l'obsède, et, bien entendu, je botte en touche, je la boucle, j'évite toute discussion (de quoi discuter, au fait?), je change de conversation, ou bien je joue l'indifférence, je me range sans problème du côté de la raison, de la science, des preuves massives de l'Histoire, de ce qu'on voudra. Je redouble même de modestie, d'humilité, de résignation, d'humanisme, d'égalitarisme. Oui, il y a du *nous*! Pauvres mortels! Pauvres de nous! Millénaires! Squelettes! Cendres! Il fallait naître, chers frères et sœurs, il faut donc mourir. Et mourir à jamais, hein, pas de fables. Place aux suivants, en avant.

Mais c'est justement cette histoire de naissance qui préoccupe mon corps. Les corps humains, désormais, ça se fabrique à la chaîne, et la conception antérieure, même si elle conti-

nue à produire et à reproduire, devient de plus en plus décalée et bizarre, comme une vieille escroquerie montant en surface. Le « péché originel » ? Ah non ! vous n'allez pas nous ressortir ce vieux truc obscurantiste. Le Diable d'abord au travail dans les lits, puis dans les cliniques, les seringues, les laboratoires ? Le trafic d'embryons et de mères porteuses ? Le Serpent dans les sentiments ? Le poison dans l'amour ? Arrière, gousse d'ail, crucifix, vampire !

Pauvre Lila, elle perdait son temps avec moi. Elle s'est mariée peu après ces séances orageuses à Rome, et elle a eu, presque tout de suite, deux enfants. On se revoit de temps en temps, mais on s'évite. Mon corps ne pense plus rien d'elle, mais je la comprends. Comme d'autres bizarreries au cours du temps, son étincelante crise de nerfs m'a confirmé dans ma voie. Lila est un bon médecin, elle travaille sincèrement dans l'humanitaire. Moi je poursuis ma course.

Je viens du Centre de tir. Quelques bavures pour commencer (fatigue, souffle court), et puis précision. Je ne sais plus quel poète américain a écrit ces deux vers : « Paradis calme / Au-dessus du carnage ». C'est mon état d'esprit à l'entraînement. En haut, si j'arrive à penser le moins possible, ciel bleu, calme lumineux. En bas, explosions et larmes.

Je me concentre sur le mot « mot ». Je le vois là-bas, dans la ligne de mire. Il respire un peu, il grandit, c'est lui que je vise, que je veux toucher et trouer. MOT. Avec une lettre de plus, c'est MORT. En anglais, ça ferait WORD et WORLD. Je tire sur la mort, je tire sur le monde. Petite plaisanterie, mais qui fait du bien. Ma voisine de stand, Viva, me félicite d'avoir mis dans le mille. Je ne sais rien de ses activités, ni elle des miennes. On se sourit, ça suffit.

Ne croyez surtout pas que j'éprouve le moindre ressentiment contre le langage, la mort, le monde et la comédie humaine, au contraire. Je

tente de passer au-delà, c'est tout. Nous sommes dans l'ère du mélange, dans sa convulsion de plus en plus nette, rien à voir avec une apocalypse, une fin ou un dénouement. Je me demande, en passant, à quoi pense Viva quand elle tire. Elle doit avoir 30 ans, brune, jolie, cheveux courts, gestes souples. Elle exécute peut-être sa mère, son père, son mari, son amant ou son supérieur de l'ombre, mais pas la planète entière. À moins que. L'endroit est agréable, il y a un bar, mais je n'ai pas l'intention de l'inviter, du moins pas encore. Mon corps irait plutôt vers Viva, mais je ne l'écoute pas.

On dit que le don au tir est héréditaire. Mon grand-père maternel était célèbre dans cette dimension, et une de mes sœurs, paraît-il, a fait sensation dans des chasses. C'est un art de la projection immédiate de soi dans des cibles, qu'elles soient immobiles ou en mouvement. Les yeux sont dans l'objet, on clique, les yeux fermés, sur soi-même. Le feu est direct, il vient du cerveau transformé en cœur. Je n'ai jamais eu envie de tirer sur rien de vivant, ni homme ni animal. En revanche, l'exercice me rassure. En réalité, je me suicide en douce, et je m'en tire instantanément. Je sors plus léger, je laisse derrière moi mon ombre.

J'ai ma carte d'entrée depuis longtemps, on me laisse venir pour mon entraînement per-

sonnel. L'endroit, vaste local insonorisé, fait partie du CES, Centre d'Études Stratégiques, qui dépend du ministère de la Défense. C'est un lieu très surveillé, codes d'accès, vidéos partout, extérieur opaque. Viva, je suppose, doit venir, comme les autres, pour des raisons professionnelles qu'elle ne me dira pas si je l'interroge. Silence, discrétion, apparitions et disparitions. Pour l'instant, certains matins, on se salue, on lève parfois le pouce l'un vers l'autre quand c'est réussi, on part chacun de son côté, moi toujours avant elle. Que peut-elle penser de ce vieil amateur qui persiste à se perfectionner, et qui, elle le devine peut-être, n'a jamais été dans l'armée ? Ici, nous n'avons pas de noms, mais seulement des prénoms (« Salut, moi c'est Viva »), nous sommes tous et toutes en civil, et un observateur du dehors sondant les allées et venues des visiteurs, souvent très jeunes, en tenue de sport, baskets et sacs à dos, ne pourrait pas imaginer (sauf en restant à l'arrêt et en s'approchant de la plaque presque invisible qui ferme la porte d'entrée) ce qui se passe dans ce coin de quartier tranquille. On est en plein Paris, dans le 7^e arrondissement, et personne ne voit ni n'entend rien de ce qui se trame dans ce périmètre.

Vous arrivez par le haut du boulevard Raspail, et, un peu avant d'atteindre le carrefour Bac-Saint-Germain, juste après la librairie Gallimard, vous tournez à droite dans la rue de Luynes. Vous traversez le boulevard Saint-Germain, vous

prenez la rue Saint-Thomas-d'Aquin, vous parvenez sur la place du même nom devant l'église. C'est là, sur la droite, haute grille close, tout se passe au fond, derrière. Vous pouvez descendre, à gauche, par la rue de Gribeauval pour rejoindre la rue du Bac, tomber rue Montalembert, repérer vite un passage souterrain qui mène droit à l'église, entre les hôtels de Port-Royal et Montalembert, continuer jusqu'à la rue Sébastien-Bottin (qui devrait s'appeler rue Gaston-Gallimard, éditeur), entrer à la NRF, au numéro 5, monter à l'entresol jusqu'à mon petit bureau, ou aller directement dans les jardins où vous aurez du mal à trouver l'entrée dérobée d'un des deux souterrains qui mène jusqu'à la Seine (l'autre débouchant directement dans la sacristie de l'église Saint-Germain-des-Prés). On doit ces précautions pour une fuite précipitée du subtil Talleyrand qui a habité l'immeuble.

Vous passez ainsi d'un lieu militaire camouflé à une église catholique en activité, puis à une maison d'édition célèbre, depuis un siècle, dans le monde entier. Vous vous retrouvez quai Voltaire ou sur le pont Royal, vers le Louvre et les Tuileries, comme si de rien n'était. Les Armes, le Ciel, les Livres : ça fait un blason condensé. Remarquez aussi, sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, un ensemble appelé « salles paroissiales » (mystère), et un immeuble de la Régie immobilière de la ville de Paris. En descendant

la rue de Gribeauval, en revanche, rien qu'un magasin de mode.

Arrêtez-vous, prenez votre temps, laissez monter l'Histoire et son envers plus ou moins noir. Le début du 21^e siècle se prête à ce genre de méditation d'autant plus qu'il est carrément improbable.

Permettez-vous d'être habité, attendez. Il faut que le temps vienne à travers la terre et les pierres, s'élève peu à peu jusqu'aux toits, porte avec lui la présence des morts, infiltre les recoins, les balcons, les balustres. Le temps est un architecte à l'envers, d'où la surprise et l'inquiétude des ruines. Mais là, en pleine réalité, c'est encore plus insidieux, plus beau.

On devrait prêter plus d'attention, à travers l'interminable boulevard Raspail, à la statue de Rodin, hautement renversée en arrière, à contrecourant de la circulation montante ou descendante. Elle ne devrait pas être là, mais elle est là. Balzac est plus grand que jamais, c'est un moine géant, une centrale radioactive.

Mais qui est au juste ce Raspail? Un emmerdeur de la Troisième République, né en 1794, mort en 1878, dont les qualités de biologiste et de chimiste ont été surévaluées. Parlons plutôt de sa carrière politique. Successivement séminariste et professeur de philosophie et de théologie, il est facile de le situer dans ses aventures.

178808

Philippe Sollers

Les Voyageurs
du Temps



Les Voyageurs du Temps

Philippe Sollers

Cette édition électronique du livre

Les Voyageurs du Temps de Philippe Sollers

a été réalisée le 20 juillet 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070440306 - Numéro d'édition : 178808).

Code Sodis : N46025 - ISBN : 9782072422171

Numéro d'édition : 230679.